

LE RUSSE,

OU

UN CONSEIL DE GUERRE,

(ÉPISEDE DE NOVEMBRE 1831)

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

R

DE MM. CH. DESNOYER ET ALBOIZE,

Représenté, pour la première fois,
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
le 16 Juin 1832.

Il y a de braves gens dans tous les rangs
et dans tous les pays.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ MALAISIE, ÉDITEUR,

AU CABINET LITTÉRAIRE, BOULEVART SAINT-MARTIN, N. 2;

ET CHEZ BARBA, PALAIS - ROYAL.

1832.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MICHEL DANILOFF, Colonel Russe..	MM. ALBERT.
GEORGES GLINSKI, Général Polonais.	LAMARRE.
PHILIPPE, vieux Sergent de la Garde Polonaise.....	LÉON.
UN MAJOR RUSSE.....	GILBERT.
MARIA, Femme de Georges.....	M ^{me} MATHILDE.
NINA, sa Sœur.....	GAUTHIER.
ROBERT, Valet de Daniloïff.	
DES OFFICIERS ET SOLDATS RUSSES.	
DOMESTIQUES DE DANILOFF.	

*La Scène se passe sur les frontières de Prusse
et de Pologne.*

NOTE POUR LA DISTRIBUTION DES RÔLES.

Nous recommandons surtout à MM. les Directeurs de Province la distribution du rôle de DANILOFF, auquel tient, en partie, le succès de l'ouvrage. Comme il a des nuances de plusieurs emplois différens, ils sauront apprécier le talent de celui de leurs acteurs auquel il conviendra : toutefois, il sera joué plus ordinairement sans doute par un jeune premier rôle de comédie et de drame (il n'a rien à chanter). Le rôle de PHILIPPE appartient à l'emploi de M. Gontier; celui de GEORGES, à l'emploi des jeunes premiers de vaudeville; NINA est une forte jeune première (emploi de M^{lle} Léontine Fay); enfin MARIA est un premier rôle (emploi de M^{me} Théodore, au Gymnase, et de M^{me} Doche, au Vaudeville).

Quant à la mise en scène, nous recommandons spécialement le passage du second acte, où les deux femmes changent de costume; il faut que cette scène soit jouée avec la plus grande rapidité, et que chacun des trois personnages, tout en s'occupant de ce qui se passe sur le devant du théâtre, regarde fréquemment au fond, de peur qu'on ne vienne à les surprendre; les jeux de physionomie doubleront l'effet de la situation.

LE RUSSE,

DRAME-VAUDEVILLE.

Acte Premier.

(Le Théâtre représente une chambre modestement meublée. Des chaises, une table, une harpe. Trois portes, une au fond, deux latérales.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, seule.

(Au lever du rideau il fait nuit. Maria est assise et endormie près d'une table ; à côté d'elle une lampe allumée.)

(Rêvant.) Georges ! Georges ! il faut fuir !... nous séparer... encore !... Pour toi plus de bonheur, plus de patrie... adieu, Georges, adieu... pour toujours !... (l'horloge placée dans un coin de la chambre sonne huit heures. Maria se réveille.)

Ah ! mon dieu, huit heures du soir... déjà ! malgré moi je m'étais endormie... Et quel sommeil !... ah ! ma poitrine en est encore tout oppressée !... Pauvre Georges, mon ami ! mon époux... il m'a semblé que je te voyais pour la dernière fois... chassé de sa patrie, le pauvre officier Polonais partait pour la France, mais seul... Et moi, son amie, sa femme, moi-même, je ne pouvais le suivre... on m'avait arrachée de ses bras... on me défendait de partir avec lui... ah ! c'est impossible... pourtant on est si cruel, si impitoyable envers les vaincus... on ne leur épargnera aucune douleur, aucune persécution...

(Elle prend un journal qui est sur la table.) Ce décret du Czar... décret d'amnistie ! en voici le dernier article :

« Point de grâce, point de pitié pour les rebelles qui ont » conservé leurs armes ; la justice impériale atteindra comme » complices ceux même qui communiqueront avec eux. » Quiconque aura seulement essayé de leur porter des secours, » sera mis comme eux hors la loi, et condamnés à mort. »

(Elle laisse tomber le journal.) Ah ! bientôt, du moins, Georges sera soustrait, je l'espère, à ces horribles vengeances... Mais il ne vient pas ! Qui peut le retenir ?... S'il était prisonnier !... mort peut-être... mort ! ô mon dieu, toujours de telles inquiétudes ! ce n'est pas vivre... J'entends marcher... on vient. (Elle court ouvrir la porte.) Oui, c'est lui, c'est Georges ! Ah ! mon ami ! j'avais besoin de te revoir...

(*Georges entre en scène d'un air sombre, enveloppé d'un manteau qu'il jette sur une chaise.*)

SCÈNE II.

GEORGES, MARIA.

GEORGES.

Maria ! ma chère Maria !... (*Il vient s'asseoir d'un air abattu sur le devant de la scène.*)

MARIA.

Enfin te voilà donc, tu m'es rendu !... et pour jamais.

GEORGES.

Pour jamais !

MARIA.

Ioi, je l'espère, tu es en sûreté ; cette ville n'est pas sujette de l'empire.

GEORGES.

Non.

MARIA.

On n'osera pas peut-être te poursuivre jusque sur le territoire prussien.

GEORGES.

Non, non, je ne crois pas qu'ils osent me poursuivre... Ah ! Maria !... (*pleurant.*) Ici je suis en sûreté... ici... je ne suis plus en Pologne...

MARIA.

Mon ami !...

GEORGES.

Ma patrie, je ne la reverrai plus ! un exil ! un exil éternel ! ô mon dieu !...

MARIA.

Tu pleures, toi !... un soldat... un Polonais !

GEORGES.

AIR d'Aristippe.

Oui, sans pâlir sur nos champs de bataille,
Seul contre vingt je me suis mesuré ;
J'ai vu mourir, broyés par la mitraille,
Tous nos amis et je n'ai pas pleuré ;
Ils sont tous morts et je n'ai pas pleuré.
Puis d'un œil sec, j'ai vu dans Varsovie
Le Russe altier s'emparer de nos toits,
Mais aujourd'hui j'ai quitté ma patrie
Et j'ai pleuré pour la première fois.

MARIA.

(*Pleurant.*) Georges... ta douleur, ton désespoir, je les

partage... peut-être un jour nous serons plus heureux... peut-être un jour nous reverrons...

GEORGES.

Jamais, jamais.

MARIA.

Je t'en conjure, calme-toi... il le faut... ma sœur pourrait venir.

GEORGES.

Ta sœur!

MARIA.

Il y a deux ans, ma mère à son lit de mort, unit ta main à la mienne : en lui jurant d'être mon époux, tu promis aussi d'être le protecteur de Nina. Eh bien! c'est aujourd'hui, c'est quand nos malheurs sont au comble que je te rappelle ton serment.

GEORGES.

Je le tiendrai... tu as raison... Nina!... pauvre enfant!... ma pupille, ma sœur... Et toi, toi qu'après ma patrie, j'aime le plus au monde... Je tâcherai d'essuyer vos larmes, de vous consoler... Mais où est-elle donc? Pourquoi ne la trouvai-je pas avec toi?

MARIA, montrant la porte à sa droite.

Elle est là, dans sa chambre... après tant de veilles et d'inquiétudes, j'ai exigé d'elle qu'elle prit un instant de sommeil.

GEORGES.

Et ne sait-elle pas qu'aujourd'hui je dois revenir auprès de vous, que nous partons pour la France...

MARIA.

Non, pas encore... jusqu'au moment où je t'ai revu, mon ami, je n'osais croire à ton retour... et je craignais de donner à ma sœur une espérance qui, peut-être, ne se réaliserait pas... Maintenant, je vais la prévenir... mais pour cela, retire-toi d'abord... Tiens, ici. (*Montrant la porte à gauche.*)

GEORGES.

Comment?

MARIA.

Oui... je te demande quelques minutes... Tu connais le caractère, la vivacité de Nina : à ton aspect, qu'elle est si loin d'attendre, sa joie serait trop bruyante peut-être; et il y a ici quelqu'un qui doit ignorer ta présence.

GEORGES.

Quelqu'un? Que veux-tu dire?

MARIA.

Je ne me trompe pas... c'est elle...

GEORGES.

Nina!

MARIA.

Entre vite, et ne reparais que lorsque tu entendras notre signal ordinaire... Va, va, mon ami.

(*Georges s'éloigne ; ferme la porte sur lui ; Nina entre de l'autre côté.*)

SCENE III.

MARIA, NINA.

NINA.

Qu'as-tu donc, ma sœur, comme tu as l'air agité !

MARIA.

Moi ?.. tu te trompes... je n'ai rien.

NINA.

Il y a une demi-heure, tu as voulu rester seule dans cette chambre... tu m'as dit de me retirer, de prendre du repos... mais... je ne puis dormir... Car enfin, tu dois avoir des raisons pour m'éloigner de toi, et voilà ce qui me tourmente : je veux les connaître.

MARIA.

Écoute, j'ai reçu des nouvelles.

NINA.

De mon tuteur.

MARIA.

Oui.

NINA.

Et peut-être nous le reverrons bientôt... je suis d'une impatience...

MARIA.

Oui, bientôt, tout-à-l'heure.

NINA.

Est-il possible !

MARIA.

Mais contiens-toi... ce colonel russe qui, hier au soir, s'est présenté dans cette maison avec un billet de logement...

NINA.

Ah ! le comte Daniloff.

MARIA.

Quand Georges sera de retour, il ne faut pas qu'il le sache, il ne faut pas que mon époux se montre jamais à ses regards.

NINA.

Oh ! sans doute... un ennemi, un Russe... dût-il ne pas trahir notre secret, nous rougirions de le partager avec lui.

MARIA.

Tu le haïrais davantage encore, si tu savais quel entretien nous avons eu ensemble ce matin même.

NINA.

... Parlé.

MARIA.

Il y a dix-huit mois, à Varsovie, il nous poursuivait de ses visites.

NINA.

Oui, je me rappelle.

MARIA.

Tu sortais à peine du couvent de Sainte-Marie, où tu fus élevé, et moi... je n'étais pas encore la femme de Georges Gliniski... mais ma mère en mourant avait résolu cet hymen... et toutes deux nous traitions Georges en frère, en ami. Quant à M. Daniloff, nous le recevions uniquement par politesse.... mais il semblait jaloux de nos égards, de notre affection pour...

NINA.

Pour mon tuteur.

MARIA.

Georges ne le voyait pas non plus avec plaisir : l'un et l'autre était abusé. Car un jour cet étranger vint me dire quel était le motif de ses visites. Il t'aimait.

NINA.

Moi?

MARIA.

Il aspirait à devenir ton époux.

NINA.

Que dis-tu?

MARIA.

Et ce matin il a osé me reparler de ses anciennes espérances ; il a osé me demander ta main.

NINA.

Ma main, à lui ! il croit donc que j'aime bien peu ma patrie.

MARIA.

Rassure-toi, j'ai refusé.

NINA.

Tu as bien fait... et qu'a-t-il dit alors ?

MARIA.

Il m'a supplié de te cacher la démarche qu'il venait de faire... ajoutant que tu le détestais sans doute ; que pourtant il ne croyait pas mériter ta haine... mais qu'il avait toujours eu du malheur.

NINA.

Oui... voilà son langage ordinaire... Autrefois déjà, je l'ai entendu se plaindre de la fatalité qui le poursuivait. Rien, disait-il, n'avait jamais pu lui réussir... et je l'avoue, à cette époque... je prenais intérêt à ses chagrins.

MARIA.

Moi j'avais des pressentimens qui ne me trompaient pas...
Je n'ai jamais aimé cet homme-là.

NINA.

Que veux-tu, je ne lisais pas dans l'avenir; j'ignorais
alors qu'il y eût au monde un empereur de Russie et un ré-
gent de Pologne... J'ignorais que pour l'ambition d'un seul
homme, on pouvait répandre le sang de tout un peuple.
Enfin, je ne songeais pas même que M. Daniloff avait une
autre patrie que la mienne.

AIR de *Téniers*.

Toujours en lui je croyais voir un frère,
Il me disait qu'il était malheureux,
Que pour lui seul j'étais toujours sévère,
Et j'avais lu son amour dans ses yeux...
Mes sentimens, je devais les contraindre,
Et dans mon cœur, hélas! les renfermer...
Je n'osais l'aimer sans le plaindre
Et ne pouvais le plaindre sans l'aimer.

MARIA.

Ainsi tu prendras garde qu'il ne soupçonne.

NINA.

Le retour de mon frère?.. Sois tranquille... qu'il vienne
seulement, que je le voie, que je l'embrasse, et tu verras.

MARIA.

Apprends donc que ce soir même... (*On frappe au fond.*)

NINA.

Oh! mon Dieu!

MARIA.

Monsieur Daniloff sans doute... Il faut lui ouvrir.

NINA.

Un seul mot... Ce soir disais-tu?

MARIA.

Non... tu ne sauras rien qu'après son départ.

(*Elle va ouvrir la porte.*)

NINA.

C'est bon, je ferai en sorte qu'il ne reste pas long-temps.
(*Elle va s'asseoir avec dépit sur le devant de la scène d gauche.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, DANILOFF.

DANILOFF, *saluant*.

Mesdames...

MARIA.

Monsieur, je vous salue.

DANILOFF.

Ma visite à une pareille heure vous sera sans doute importune ?

MARIA.

Monsieur...

DANILOFF.

Oh ! je le vois... cela vous contrarie. (*S'approchant de Nina.*)
N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

NINA.

Mais, je ne dis pas...

DANILOFF.

Rassurez-vous, je vais me retirer dans un instant.

NINA, *à part.*

A la bonne heure.

(*Maria est allée s'asseoir du côté opposé à celui de Nina, et toutes deux tournent le dos au colonel.*)

DANILOFF, *se tournant vers Maria.*

Je venais, madame. (*Il s'aperçoit qu'elle s'est assise et ne l'écoute pas. Il regarde aussi Nina et dit en soupirant.*) Allons, toutes deux !.. Pas un mot... pas même un regard !.. décidément, c'est moins que de la haine, c'est du mépris que je leur inspire ! du mépris ! (*haut.*) Pardon, mesdames... ma présence vous sera peut-être moins pénible, quand vous saurez que je viens vous faire mes adieux pour toujours.

MARIA ET NINA, *se tournant vers lui.*

Vos adieux !

DANILOFF.

Oui ; un nouvel ordre du généralissime m'enjoint de quitter, avec mon régiment, les frontières de la Prusse, et de rentrer en Pologne... une dernière affaire doit avoir lieu cette nuit même.

NINA, *se levant avec colère.*

Ah ! une dernière affaire !.. ainsi vous allez encore répandre le sang de nos frères, et vous venez nous le dire.

DANILOFF.

Mademoiselle, écoutez-moi, de grâce.

NINA.

Pourquoi ? qu'avez-vous besoin de vous justifier ?.. Vous êtes vainqueur, libre à vous d'insulter à nos malheurs et de nous annoncer le dernier combat qui se prépare... Toutefois, M. le colonel, s'il reste dans votre âme quelque sentiment d'honneur, vous songerez qu'il était peu généreux à vous de choisir cette maison pour la vôtre... vous songerez surtout que vous ne deviez pas, lorsque tout nous sépare à jamais, vous ne deviez pas ici parler d'amour et de mariage.

DANILOFF.

Comment, que dites-vous ?.. Ah ! vous avez trahi mon secret.

MARIA.

J'ai tout dit à ma sœur.

NINA.

Et je l'en remercie.

AIR : *D'où vient que son départ (de la Famille Riquebourg).*

Quoi ! vous osez encor d'un aveu téméraire,
Sur la terre d'exil me poursuivre en ce jour !
Vous offrant à mes yeux couvert du sang d'un frère,
Vous me tendez la main et me parlez d'amour.
Ce cœur désespéré ne peut que vous maudire,
Moscovite, à jamais nous sommes ennemis :
La Pologne n'est plus, ce mot doit vous suffire...
Je pleure mon pays.

DANILOFF.

Eh bien!.. tout en me déchirant le cœur... vous avez droit à ma reconnaissance... Oui, vous me tirez d'une position cruelle, insupportable, où je me trouvais depuis hier... Votre silence me glaçait... Je vous remercie de l'avoir rompu... A vos reproches, à votre colère, je puis répondre, du moins.

NINA ET MARIA.

Répondre !

DANILOFF.

Oh ! je ne parlerai plus de cet amour qui est à mes yeux mon seul tort véritable... Et je ne puis, je ne veux pas m'en justifier... Il est écrit là-haut que cette faute est irréparable et qu'elle durera toute ma vie.

NINA, se levant.

Encore !

DANILOFF.

Mais vous me reprochez le drapeau que je sers, et la-dessus je dois me défendre.

NINA.

Impossible.

DANILOFF.

Cette guerre est affreuse sans doute, ma destinée l'est plus encore... A ce drapeau aucune affection, aucun sentiment personnel ne m'attache... Mais un devoir, mais un serment que je ne puis enfreindre sans me déshonorer... J'avais dix-huit ans à peine lorsque je reçus cette épée des mains de l'Empereur, et je jurai alors sur l'honneur et devant Dieu de le servir lui seul contre tous ses ennemis... Cette promesse, ah ! si vous saviez combien il m'en a coûté pour la remplir ! Quels tourmens j'ai soufferts lorsque je retrouvais

sur le champ de bataille des hommes qui long-temps avaient été mes compagnons, mes amis... (*Ici les deux femmes se sont rapprochées de Daniloïff.*) Ah! souvent j'ai voulu briser mon épée... Et fuir loin du théâtre de la guerre... On m'eût traité de lâche et de traître.

NINA.

En effet.

DANILOFF.

Je cherchais à recevoir plutôt qu'à donner la mort... Impossible!... elle me fuyait... J'étais Russe, mes adversaires étaient Polonais... Mais après avoir fraternisé avec eux pendant tant d'années, il me semblait toujours qu'ils étaient mes compatriotes, et que je combattais dans une guerre civile.

NINA.

Ah! pourquoi faut-il qu'avec de tels sentimens on serve une si mauvaise cause.

DANILOFF.

Écoutez encore, de grâce... apprenez ce qui m'a le plus désespéré dans cette guerre... Lorsqu'elle a commencé... j'avais ou du moins je croyais avoir un ennemi mortel à Varsovie... Cet ennemi, vous le connaissez toutes les deux

MARIA ET NINA.

Comment?

DANILOFF.

Oui, je le trouvais toujours sur mon passage; et toujours... Je devais croire que sa présence mettait obstacle au plus cher de mes vœux.

MARIA.

Je crois comprendre...

NINA.

Georges Glinski.

DANILOFF.

Lui même... et sans doute celui que votre amour me préférerait avec raison.

NINA, *d part.*

Que dit-il?

DANILOFF.

Je ne lui parlais pas, mais il est probable que mes yeux lui disaient toute ma pensée, car un jour il me demanda raison de ce qu'il appelait l'insolence de mes regards... le lendemain nous devons nous battre...

LES DEUX FEMMES.

Eh bien!

DANILOFF.

Dans l'intervalle, la révolution avait éclaté, et nous nous retrouvâmes face à face, mon adversaire et moi, au plus fort

de la mêlée... il me renversa, me désarma, et me laissa la vie... quelques-uns de ses camarades allaient se précipiter sur moi... il leur dit de respecter mes jours... Il me reconduisit jusqu'aux portes de la ville, et ne me quitta que lorsque je fus en sûreté.

NINA.

Eh bien ! avouez, Monsieur, qu'il était digne...

DANILOFF.

De tout votre amour... par malheur, je suis obligé d'en convenir.

MARIA.

Et depuis vous ne l'avez pas revu ?

DANILOFF.

Au contraire, je l'ai revu partout. Pas un combat que je n'aie livré où ce Georges Glinski ne soit venu braver mon épée, tout en refusant de me frapper de la sienne... Ce n'est pas tout, depuis que la victoire s'est déclarée pour nous, depuis qu'à la mission cruelle de combattre nos adversaires a succédé celle bien plus cruelle encore de poursuivre, d'arrêter des proscrits, c'est encore lui qui le premier de tous vient se présenter à moi... J'ai beau l'éviter, il me revient sans cesse... au point que je suis obligé de fuir toutes les fois que je le rencontre... fuir !... c'est pénible pour un militaire... J'aimerais bien mieux qu'il m'eût tué la veille de la révolution ; on ne meurt qu'une fois, en voilà vingt que je me sauve... pour ne pas l'arrêter.

NINA.

Ainsi, Monsieur, cet homme, ce Georges Glinski, vous ne le regardez plus comme votre mortel ennemi... enfin vous ne le laissez pas.

DANILOFF.

Eh ! non, malgré moi... je l'aime, au contraire... c'est à-dire... je le déteste !... Il est trop acharné à me poursuivre.

MARIA.

Mais jamais vous ne dénonceriez sa retraite.

DANILOFF.

Jamais.

MARIA.

Vous ne le livreriez pas à la mort ?

DANILOFF.

Plutôt mourir moi-même.

MARIA.

Ah ! je vous crois. Je vois à présent, Monsieur, que je vous avais mal jugé.

NINA.

Et moi aussi.

MARIA.

Eh bien!...
(Elle parle bas à Nina qui semble l'approuver ; puis elle exécute sur la harpe la ritournelle de la marseillaise.)

DANILOFF.

Ah! mon dieu! cet air...

NINA.

Il vous fait peur!

DANILOFF.

J'ai mes raisons : le premier jour que j'ai vu M. Georges sur le champ de bataille, lui et ses amis le chantaient en criant vive la France!

NINA, *chantant pendant que Maria l'accompagne.*

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs :
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens,
Que nos ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, Polonais! formez vos bataillons,
Marchons (*bis*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.
(*Ici Georges paraît au fond du théâtre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES.

NINA GEORGES et MARIA *en chœur.*

Aux armes, Polonais! formez vos bataillons,
Marchons! (*bis*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

DANILOFF.

Là... vous voilà donc... aussi depuis deux jours je ne vous avais pas vu.

GEORGES.

Vous ici, monsieur, comment se fait-il?

DANILOFF.

C'est bien, fâchez-vous... Et moi, croyez-vous que je n'aie pas le droit d'être en colère... vous ne voulez donc pas me laisser tranquille un seul jour, un seul instant... Vous êtes donc mon mauvais génie?

GEORGES.

Encore une fois, que veniez-vous faire ici?

MARIA.

Mon ami, apaise-toi.

NINA.

Oui, je vous en prie, Georges, si ce n'est pas pour moi, du moins pour ma sœur, pour votre femme...

DANILOFF.

Sa femme !

MARIA.

Oui, Georges Glinski est mon époux.

DANILOFF.

Est-il possible ? Ainsi, lorsque tous les deux nous venions dans votre maison... ce n'était pas... vraiment ? vous êtes son mari.

MARIA.

Et le tuteur de Nina.

DANILOFF.

Ah ! monsieur, pardonnez-moi.

GEORGES.

Mais...

DANILOFF.

Pardonnez-moi, je vous en supplie... si vous saviez combien je fus coupable... je croyais... ah ! j'avais perdu la tête... Monsieur, votre main.

GEORGES.

A vous ?

DANILOFF.

Après avoir tant de fois épargné mes jours, vous ne serez pas assez cruel pour me repousser aujourd'hui.

NINA.

Mon tuteur, vous lui devez du moins votre estime.

GEORGES.

AIR : Allez, allez dire à son excellence.

Je suis proscrit, sur moi coulent des larmes,
Vous triomphez en odieux vainqueur,
Esclave, un roi vous fit prendre les armes ;
Pour tout un peuple armant mon bras vengeur,
J'ai défendu ses droits et son honneur.
Allez jouir de l'horrible conquête
Dont un sang noble a tracé le chemin,
Je suis vaincu, mais fier de ma défaite,
Je dois vous plaindre et vous tendre la main.

DANILOFF.

Et maintenant il faut que l'un de nous deux s'en aille... Oh ! soyez tranquille, ce sera moi. Je ne puis rester ici plus long-temps. J'ai l'ordre, partout où je vous trouverai, même en pays neutre, de me saisir de vous.

NINA.

Même en pays neutre !

GEORGES.

Où, la Prusse n'est un séjour d'hospitalité que pour les soldats de l'empereur.

DANILOFF.

Ainsi je vais vous faire encore... c'est mon habitude.

MARIA.

Ah ! monsieur, tant de générosité.

(On entend le tambour dans le lointain.)

DANILOFF.

Ah ! tenez, grâce au ciel, voici le signal de notre départ.

NINA.

Ah ! vous partez...

DANILOFF.

Il le faut ! dans peu d'instans je serai loin d'ici avec mes troupes... vous n'aurez plus rien à craindre. Nina, si j'eusse été maître de me choisir une patrie, c'est la vôtre que j'aurais prise de préférence... Et ce bonheur que je rêvais hier encore, j'aurais le droit d'y prétendre ; mais un obstacle invincible nous sépare : il me faut subir ma destinée. Je pars.

GEORGES.

AIR de *Caleb*.

Allez, de vos combats infâmes,
Quand votre czar poursuit le cours,
De nos enfans et de nos femmes,
Vous, du moins, protégez les jours.
Remplissant, et sans gloire,
Un devoir rigoureux,
Usez de la victoire
En vainqueur généreux.

NINA.

Adieu, de la pauvre bannie,
Si vous gardez le souvenir,
De grâce, épargnez sa patrie ;
Qu'un jour elle y vienne mourir.

DANILOFF.

Mourir !.. non, j'espère encore, Nina, et vous aussi, madame que je vous reverrai... Quant à vous, M. Georges, mon cher ami, j'espère que jusqu'à nouvel ordre... je ne vous reverrai pas ; adieu.

TOUS.

Adieu.

(Sortie de Daniloïff.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* DANILLOFF.

GEORGES.

J'éprouve, en le voyant s'éloigner, je ne sais quel regret.

NINA.

Moi, j'en suis encore toute émue, et pourtant c'est un ennemi.

MARIA.

Tu vas avoir, ma pauvre Nina, bien d'autres sujets de t'affliger ; nous aussi, il faut que nous quittions cette demeure.

NINA.

Comment ?

GEORGES.

Cette nuit même, à l'instant, nous allons partir pour la France.

NINA.

Pour la France !

MARIA.

Oui, toutes mes mesures sont prises.

NINA.

Partir!.. déjà... sans revoir les murs de Varsovie, sans aller pleurer encore sur le tombeau de ma mère.

MARIA.

Ma mère... de la-haut sans doute, elle nous voit, nous entend... et bénit notre départ pour l'exil.

GEORGES.

Allons, je commanderai à mon désespoir... et dans le moment le plus affreux de ma vie... je vous donnerai l'exemple du courage, de la résignation.... La France sera pour nous une autre patrie; nous y retrouverons, j'en suis sûr, des amis.

MARIA.

Nous y retrouverons plus d'un souvenir de la valeur, de l'infortune polonaise...

NINA.

Vous me l'avez dit, Georges, là aussi, nos compatriotes ont combattu le despotisme... et loin de notre pays, nous pourrions encore arroser de nos larmes une terre où reposent les cendres de nos frères.

GEORGES.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Oui, si durant nos terribles combats
La France est restée immobile,
Aux malheurs de nos vieux soldats,
Français, du moins, vous devez un asile.
Pour votre gloire et votre liberté,
Les Polonais jadis donnaient leur vie,
De notre sang vous avez hérité ;
De Waterloo pas un seul n'est resté
Pour mourir devant Varsovie.

Nina, ma bonne sœur, c'est pour toi surtout que ce départ m'épouvante.

NINA.

Pour moi ?

GEORGES.

Nous sommes pauvres à présent...

NINA.

Ah! ce n'est pas là ce qui peut m'arracher une plainte.

GEORGES.

De notre fortune, de la tienne, il ne nous reste rien.

NINA.

Nos soldats en ont-ils davantage ?

MARIA.

Nina, je réponds de toi... Depuis un an j'ai pu apprécier ta force, ta constance... toutes les fatigues, toutes les privations, tu les supporteras avec nous.

NINA.

J'y suis prête.

MARIA.

Le peu que nous possédions encore, je l'ai vendu pour les frais de notre voyage... quelques pièces d'or... voilà tout ce que j'ai pu réunir. (Elle prend une petite bourse dans le tiroir de la table, puis un petit médaillon.) Et les bijoux qui entourent ce portrait!

NINA.

Celui de ma mère! (On frappe à la porte.)

MARIA.

Ciel! qui peut venir à cette heure? (La voix de Philippe en dehors.) Ouvrez! France et Pologne, Waterloo et Praga!

GEORGES.

Ah! c'est notre mot de ralliement. (Il court ouvrir la porte.)
Mon ami, mon vieux camarade!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PHILIPPE.

GEORGES.

Je ne me trompais pas, c'est-toi, c'est bien toi!... embrassons-nous.

PHILIPPE.

Avec plaisir, mon général.

GEORGES, à Nina et à Maria.

Un brave! un sergent de notre vieille garde qui, dans toutes les affaires, combattait à mes côtés. (Nina et Maria s'embrassent autour de Philippe et lui serrent la main.)

GEORGES.

Ah! je te remercie de ne m'avoir pas oublié, d'être venu me rejoindre... tu vas partir avec nous.

PHILIPPE.

Partir !

NINA.

Oui, nous allons en France.

PHILIPPE.

En France ? Du tout, mon général.

TOUS.

Comment ?

PHILIPPE.

Vous ne partirez pas.

GEORGES.

Explique-toi.

PHILIPPE.

Voilà, général. Est-ce que vous croyez que j'ai passé la frontière, au risque d'être fusillé vingt fois, tout bonnement pour fuir en pays étranger... Non, c'est qu'il est quelque chose qui m'intéresse plus encore. Il s'agit, mon général, de votre honneur, sauf votre respect.

GEORGES.

Mon honneur !

PHILIPPE.

Oh ! il n'est pas perdu, allez, puisque je le porte avec moi... Et votre honneur, voyez-vous, c'est comme le mien, j'y tiens plus qu'à la vie.

GEORGES.

Parle donc.

PHILIPPE.

J'y suis, général. Depuis huit jours la victoire des Russes a dispersé tous les soldats ; la plupart n'avait plus d'armes ; ils n'ont pas eu l'humiliation de les mettre bas, et se sont retirés en Prusse et en Autriche. Mais d'autres, et je suis de ce nombre, ont tenu bon jusqu'à la fin... Il nous reste un coin de terre polonaise à Moedlin.

TOUS.

A Moedlin !

PHILIPPE.

Et nous n'en sommes pas encore débusqués... Ce soir on se battra... que le courage triomphe, et nous ouvrons à dix mille braves un chemin jusqu'à nous.... Dix mille Polonais de la vieille... Que chacun de nous tue seulement trois hommes.... c'est trente mille Russes de moins. Voilà notre calcul.

GEORGES.

Ah ! s'il était possible !

PHILIPPE.

Il ne s'agit que d'essayer, général, moi je réponds de mes trois Russes... pour le moins, j'en fais mon affaire ; mais...

il y a une heure, les camarades perdaient confiance... ils n'ont pas de chef.

GEORGES.

Eh bien!..

PHILIPPE.

Eh bien! vous me comprenez, n'est-ce pas? j'ai entendu des officiers qui colloquaient sur vous... je me suis approché... et tenez, je tremble encore de colère quand je pense à ce qu'ils disaient « Oui, s'écriaient-ils, Georges Gliniski nous a abandonnés, c'est lui qui nous a conduits en avant, depuis le commencement de la campagne, et quand nous tentons un dernier effort pour relever notre cause, quand la mort nous environne de toutes parts, il nous oublie... il ne songe qu'à préserver sa vie. »

GEORGES.

Ah! ce langage.

NINA.

Il est affreux!

MARIA.

Et Georges est prêt à le démentir.

GEORGES.

Sur le champ.

PHILIPPE.

J'en étais sûr, et c'est ce que je leur ai dit... « Non, ça n'est pas vrai, mon général ne nous abandonne pas, non, il ne vous a point oubliés. Qu'il sache seulement que cette nuit on doit se battre; qu'on lui dise le lieu de votre retraite, et alors... »

AIR : *Dans un castel.*

Sur le champ reprenant les armes,
Exprès pour vous faire enrager,
Il va r'paraître au milieu des alarmes
Et vous conduire en core et vous venger.
De vos discours, j'ai droit d'être en colère,
Mais j'vais l'chercher et j'vous l'ramène ici
Et le premier il s'fra tuer j'l'espère,
Pour vous prouver qu' vous en avez menti.

GEORGES.

Maria, nous ne partons pas encore pour la France.

MARIA.

Je t'attendrai, va combattre.

NINA.

Oui, mon frère, dussions-nous ne jamais vous revoir, allez combattre.

GEORGES.

Viens, Philippe, partons.

PHILIPPE.

Oui, partons, car ils ont besoin de vous voir, si vous sa-

viez, mon général, combien votre présence va leur donner du courage... car vrai, ces vieilles moustaches, ça fait peine à voir... pas de pain et rien, rien pour s'en procurer... mais nous avons des armes pour reprendre de l'or à nos ennemis.

NINA.

Quoi, avec de l'or !

PHILIPPE.

Qui, il est encore des gens qui vendent du pain quand on ne peut pas leur prendre de force.

NINA, *d part.*

O mon Dieu ! tu m'inspires ! ils manquent de pain, a-t-il dit... *(Elle saisit sur la table la bourse et le portrait enrichis de diamans.)*

GEORGES, *après avoir embrassé Maria.*

Eh bien ! Nina, tu ne m'embrasses pas ?

NINA.

Ah ! mon cher Georges.

GEORGES.

Philippe, maintenant je suis à toi.

PHILIPPE.

AIR de Blanchard.

Venez, ce débris fidèle
N'attend qu'un chef pour partir,
Venez, sa voix vous appelle,
Il sut vaincre, il sait mourir.
Oui, terminons cette guerre,
En conservant un tombeau,
Il nous reste un coin de terre,
Il nous reste un vieux drapeau.

En avant ! *(bis)*

Notre vieux drapeau nous attend.

GEORGES.

Mon manteau, mes armes. *(Maria les lui donne.)*

MARIA, *d part.*

Je ne le reverrai jamais.

NINA, *d part.*

Et moi aussi, je rentrerai dans ma patrie.

GEORGES.

Nous allons combattre encore
Ces vainqueurs audacieux,
Dans leur sang, demain l'aurore
Doit éclairer nos adieux ;
La défaite est au courage
Et le nombre est triomphant,
Mais la Pologne avec rage
Va lever son front sanglant.

En avant ! *(bis)*

Notre vieux drapeau nous attend.

(Ils s'éloignent : Nina et Maria tombent à genoux.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Deuxième.

(Le Théâtre représente une tente ou un salon de plain-pied avec un jardin ; trois portes au fond.)

(Au lever du rideau, les portes sont ouvertes et laissent voir dans le jardin un conseil de guerre composé de six officiers russes, et présidé par Daniloïff. Nina est assise au milieu d'eux sur une escabelle. Philippe est debout à ses côtés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DANILOFF, NINA, PHILIPPE, LE MAJOR, OFFICIERS, SOLDATS.

DANILOFF, d'une voix émue.

Messieurs, retirons-nous... cette jeune fille et ce soldat apprendront bientôt la décision du conseil de guerre.
(Nina hésite et regarde Daniloïff; celui-ci est pâle et semble accablé de stupeur.)

NINA.

M. le colonel... comte Daniloïff, vous ne me dites rien... est-ce que vous ne me défendez pas!... Ah! mon dieu, que vont-ils faire de moi?

L'OFFICIER, s'approchant de Nina.

Venez, mademoiselle.

PHILIPPE, le repoussant.

Ne touchez pas à ça. (Il la prend par le bras.)
(Nina se laisse entraîner par Philippe en regardant toujours Daniloïff; ils redescendent la scène. Le tambour bat. Des grenadiers le fusil au bras se forment en cercle autour du conseil de guerre, les trois portes du salon se referment.)

SCÈNE II.

NINA, PHILIPPE.

NINA.

Je tremble... j'ai peine encore à me rappeler tout ce qui m'est arrivé depuis hier... Comment se fait-il que j'aie été amenée devant eux... vous le savez, vous Philippe.

PHILIPPE.

Un peu, puisque nous étions ensemble quand ces gredins-là

vous ont arrêtée... Je n'avais plus de cartouches, et mon sabre s'est brisé dans mes mains, sans cela, mille bombes !...

NINA.

Attendez. . . oui, toutes mes idées me reviennent maintenant... J'avais passé la frontière de Prusse, déjà je reconnais le chemin que j'avais parcouru tant de fois avec mon tuteur... Je hâtais ma marche. . . J'ai rencontré un soldat polonais.

PHILIPPE.

Un sergent, sans vous offenser, c'était moi. Vous me remettiez de l'or et des bijoux pour acheter du pain à mes frères et à mon général, lorsqu'un cri de qui vive, un coup de fusil vous ont effrayée... vous vous êtes trouvée mal. Je vous ai emportée sur mes épaules ; mais ils avaient des chevaux, et, je vous l'ai dit, mon sabre s'est brisé, et ils m'ont garrotté. . . voilà qui vous explique pourquoi je suis encore vivant.

NINA.

Et il y a une heure, je me suis trouvée devant ce conseil de guerre. . . ils m'ont demandé où j'allais quand ils m'ont rencontrée, ils m'ont demandé à qui je destinais cet or et ces diamans, et je leur ai dit la vérité.

PHILIPPE.

Et vous avez eu tort... il ne faut jamais rien répondre à ces cosaques-là, dans leurs conseils de guerre.

NINA.

J'étais si troublée. . . Je n'aurais pas eu le courage de mentir. . . mais, en effet, quand j'ai parlé de tuteur, il m'a semblé qu'ils étaient furieux au nom de Georges Gliniski.

PHILIPPE.

Je crois bien, ils ont eu peur.

NINA.

Mais le comte Daniloff, il était le premier de mes juges ; et il n'a rien dit pour me défendre, et il semblait craindre de rencontrer mes regards. . . Oh ! il avait raison, il ne faut pas qu'on soupçonne qu'il me connaît, qu'il m'aime.

PHILIPPE.

Lui ! . . . Est-ce que les Russes aiment quelque chose ?

NINA.

En ce moment je suis sûre qu'il leur dit que je ne suis pas coupable, que mon tuteur est leur ennemi ; mais que moi je serais criminelle de ne pas l'aimer, de ne pas le secourir, n'est-ce pas Philippe, il leur dit cela ?

PHILIPPE.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Ah ! de bon cœur, je l'voudrais, mais, hélas !
J'n'attends rien d'bon de ce peuple d'esclaves ;

Tout est vendu, leurs âmes et leurs bras
Et c'n'est jamais qu'pour des rois qu'ils sont braves,
D'un faux espoir pourquoi vous abuser?
Immolant tout aux faveurs souveraines,
Ils ont perdu sous le poids de leurs chaînes
Jusqu'au désir de les briser.

NINA.

Ah! le comte Daniloïff ne ressemble pas au portrait que vous
venez de faire, et j'en suis sûre...

PHILIPPE.

Tenez, les voici.

NINA.

Ah! tant mieux.

PHILIPPE.

Au fait, ce sera plus tôt fait.

SCÈNE III.

NINA, DANILOFF, PHILIPPE, LE CONSEIL.

LE MAJOR.

Colonel, c'est à vous qu'il appartient de faire cette lec-
ture.

DANILOFF.

A moi?.. en effet... c'est à moi...
(*Il se lève et toujours pâle, mais affectant un air de fermeté et de
résolution, il s'approche de Nina.*)

NINA.

Quel est ce papier?... Ah! je l'avais bien dit... il a plaidé
ma cause... je suis sauvée.

DANILOFF, *d'une voix très-ému.*

Mademoiselle, voici l'arrêt du conseil de guerre.

NINA.

L'arrêt!... je vous écoute.

DANILOFF, *avec une émotion toujours croissante.*

« Au nom de Sa Majesté, et en vertu du dernier ukase
impérial donné à St-Petersbourg le 14 octobre de la pré-
sente année, Nina Barnheim, âgée de dix-huit ans, et
Philippe Oginski, âgé de cinquante ans, son complice... »

PHILIPPE.

Présent!

DANILOFF.

« Con vaincus d'avoir, dans la nuit du 22 au 23 du mois
courant, porté des secours au rebelle Georges Gliniski qui,
depuis la prise de Varsovie, et au mépris de toutes les of-
fres d'amnistie de Sa Majesté, continue encore de porter
les armes contre son maître et souverain légitime.... Nina

» Barnheim et Philippe Oginski... (*Ici la voix de Daniloïff est presque éteinte.*)

NINA.

Eh bien!.. monsieur le comte...

DANILOFF.

« Sont condamnés...

NINA.

« Condamnés, achevez...

PHILIPPE.

Oui, après... On dirait qu'il ne sait pas lire...

DANILOFF.

« A la peine de mort! (*Il tombe anéanti sur un siège qui se trouve près de lui.*)

PHILIPPE.

Allons donc... nous y voilà.... Un peu plus tôt, un peu plus tard...

NINA.

La mort!.... à moi... à moi la mort! oh! cela n'est pas, cela ne peut pas être... c'est un rêve, un rêve affreux que je viens de faire... Mais non... ce conseil de guerre, le voilà... et celui qui vient de me lire mon arrêt... il est devant moi... il tremble... mais réponds : tu ne m'as donc pas défendue... j'avais compté sur toi... tu ne m'a pas défendue!... ah! c'est affreux, c'est infâme!...

DANILOFF, se levant vivement.

Nina, si vous saviez...

NINA.

Ah! parle! parle... il en est temps encore... tu vas me sauver, n'est-il pas vrai?...

DANILOFF, avec effort.

Je ne puis.

NINA.

Maistu ne m'aimes donc pas; mais tout ce que tu me disais... c'était donc un horrible mensonge... Écoute, écoute, Daniloïff... je fus injuste envers toi, peut-être... j'ai repoussé ton amour, je m'en souviens à présent.

« *As-tu dit que son départ.*

J'ai dit que chaque jour cet amour démentaire

Excitait dans mon cœur la haine et le mépris,

Que t'offrant à mes yeux couvert du sang d'un frère,

Je devais te maudire et pleurer mon pays.

Mais mon cœur malgré moi démentait ce langage.

Je t'excusais tout bas et maintenant je voi

Que je t'aimais déjà, pardonne mon outrage;

Je t'aime, sauve-moi.

DANILOFF.

Chère Nina!... pauvre enfant!... (*Ici il s'aperçoit que les*

membres du conseil ont descendu la scène, se trouvent près de lui et l'observent attentivement, il fait un effort sur lui-même, lui serre la main, et dit à Philippe) : Soldat, console cette jeune fille !

PHILIPPE.

Soyez tranquille, c'est un instant à passer... mais je la connais. elle a plus de courage que... ses juges.

DANILOFF (Il jette un dernier regard sur Nina, et s'éloigne précipitamment, en disant aux officiers :)

Venez, venez, Messieurs. (Les portes se referment.)

SCÈNE IV.

NINA, PHILIPPE.

NINA.

Il s'en va.... il m'abandonne.... il me laissera mourir ! et de quelle mort, grand Dieu !... Moi, une femme, un enfant !

PHILIPPE, *d'part.*

Pauvre petite !... voyons, que je lui apprenne à se laisser fusiller. (*Haut.*) Mademoiselle Nina...

NINA.

Que voulez-vous ? Ils vont vous tuer aussi, vous !

PHILIPPE.

Oh ! moi, ne vous inquiétez pas ; ma feuille de route est prête pour passer l'arme à gauche.... mais vous, c'est différent.... vous avez peur.... et pourtant on vous fait autant d'honneur qu'à un grenadier... on vous fusille.

NINA.

Me fusiller, moi !...

PHILIPPE.

Écoutez-moi, mamselle ; quelque temps avant que le troupeau d'habits verts fut entré vainqueur à Varsovie, je vous ai vu avec votre sœur exciter vos compagnes à défendre aussi la capitale de la Pologne.... je vous ai vu prendre les armes avec vos jolies petites mains, affronter les balles et les boulets, penser les blessés au milieu d'une canonnade qui ressemblait à la fin du monde... vous n'aviez pas peur, alors.

NINA.

Oh ! non.

PHILIPPE.

Et pourtant vous risquiez d'être tuée par une balle russe... Eh bien ! aujourd'hui c'est la même mort... une balle russe ! et voilà.

NINA.

La même mort !... oh ! non, elle n'est point la même... dans ce moment, il y avait de la gloire, de l'espérance... dans ce moment, entouré d'amis, de compagnons, de frères, on courait sans peur à la mort, on ne songeait qu'à la patrie... mais ici, seule, sans défense... ici ce n'est plus un champ de bataille ; ici notre mort est certaine, inutile, affreuse... ici ils nous assassinent.

PHILIPPE.

Mille bombes ! elle a raison cette jeune fille... elle a raison.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Vieux troupier, il faut en finir,
Plus d'liberté, plus de patrie,
Et quand tu vas perdre la vie,
Tu vois cet instant sans pâlir ;
Mais cette enfant... Ah ! qu'elle doit souffrir,
Aucun moyen d'apaiser ses alarmes,
D'lui rendr' le trépas moins affreux...
Non rien... je suis bien malheureux !
Pour elle, je n'ai que des larmes,
Et je ne puis mourir pour deux,
Si je pouvais mourir pour deux !

NINA.

J'entends marcher... ils viennent. (*Le major paraît.*)

NINA, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! je vous en supplie, épargnez-moi, je suis une femme, grâce, grâce, ne me tuez pas.

PHILIPPE, *à part.*

Et ce chrétien-là ne la regarde seulement pas !

LE MAJOR.

Nina Barnheim, une religieuse de l'ordre de Sainte-Marie, qui se dit amie de votre famille, demande à être introduite auprès de vous, pour vous offrir ses consolations.

NINA.

Une religieuse ! une amie de ma famille !.. ah ! qu'elle vienne, j'ai besoin de courage, à sa voix le mien renaitra peut-être... qu'elle vienne.

PHILIPPE, *à part.*

Si elle pouvait l'empêcher de pleurer !

LE MAJOR.

Entrez, ma sœur.

(*Une sœur de charité dont la figure est voilée entre en scène ; le major sort, les portes se referment.*)

SCÈNE VI.

NINA, PHILIPPE, LA SŒUR.

PHILIPPE, *bas à la sœur.*

Parlez-lui, ma sœur... tenez, c'est jeune, c'est enfant... ça a peur de mourir... préparez-là.

NINA.

Qui êtes vous? sans doute une de celles qui ont pris soin de mon enfance... répondez-moi, et que je vous embrasse avant de mourir. (*La religieuse écarte son voile, c'est Maria.*)

MARIA.

Rassure-toi, tu ne mourras pas.

NINA.

Maria! ma sœur!

PHILIPPE.

La femme de mon général!

MARIA.

Plus bas, plus bas... on pourrait nous entendre.

NINA, *d demi-voix.*

Est-il possible, te voilà! je te revois!

MARIA.

Tu en doutais?

NINA.

Mais tu as donc appris?

MARIA.

Je sais tout.

NINA.

Ils m'ont condamnée avec le brave Philippe, et le comte Daniloïff n'a pas dit un mot pour ma défense.

MARIA.

Le comte!...

NINA.

Ah! c'est horrible, n'est-il pas vrai?

MARIA.

Oui... mais d'abord pensons à toi. Ma chère amie, je suis venue pour te sauver.

PHILIPPE.

Vraiment!.. quand je n'ai pu moi-même... Au fait, la femme d'un général entend mieux les ruses de guerre qu'un grenadier.

NINA.

Me sauver!.. Comment?..

MARIA.

Cet habit de religieuse, qu'on respecte même dans les rangs de nos ennemis, et auquel je dois d'être parvenue jusqu'à ma sœur...

NINA.

Eh bien ?

MARIA.

Il faut le prendre.

NINA.

Mais... mais toi ?

MARIA.

Je resterai.

NINA.

Et tu as pu croire que j'y consentirais ?

MARIA.

Il le faut.

NINA.

Jamais.

MARIA.

Oh ! rassure-toi... tu n'as rien à craindre pour mes jours.

PHILIPPE.

Est-ce que c'est possible !

MARIA, *bas à Philippe.*

Silence !

PHILIPPE, *de même.*

Compris.

MARIA.

J'ai un moyen certain de leur échapper.

NINA.

Mais lequel ?

MARIA.

Tu le sauras : le temps presse... et maintenant c'est à toi, à toi seule que je songe.

NINA.

Ma sœur, je te regarde, je cherche à deviner ce qui se passe dans ton âme... Sans doute j'ai peur de la mort... Et tout-à-l'heure j'appelais à grands cris quelqu'un à mon secours.

Air de Céline.

Mais si pour me sauver la vie,
Toi-même volais au trépas,
Si tu venais, ma sœur chérie,
Pour me tromper... Ah ! ne l'espère pas.
A l'aspect de ma destinée,
Je puis trembler, mais je veux la subir ;

Moi seule je suis condamnée,
Moi seule ait le droit de mourir.

PHILIPPE.

Ne la croyez pas, madame... elle vous trompe, elle se trompe elle-même, et si vous l'aviez vue... si vous l'aviez entendue, il n'y a qu'un instant...

NINA.

Oui, mais à présent... je ne pleure plus... je ne tremble plus... Je suis prête.

MARIA, *souriant.*

Tu es un enfant... et tu vas faire des suppositions que mon sourire dissipera sans doute... Non, ma bonne amie, non, je ne me sacrifie pas, je ne cours aucun danger, te dis-je.

NINA.

Aucun?

MARIA.

Tiens, mets la main sur mon cœur... Tu vois que je suis calme.

NINA.

En effet.

MARIA.

Allons, dépêche-toi de changer de toilette.

NINA.

Mais...

MARIA, *lui mettant sa robe de serge.*

Quand tu passeras au milieu des soldats ennemis, ils s'agenouilleront pour recevoir ta bénédiction... et toi, au fond de l'âme, tu ne les maudiras pas.

PHILIPPE.

Si fait, si fait, malédiction sur ces gens-là. Mille bombes!... excusez l'expression...

MARIA.

Non, Philippe, elle leur pardonnera... car après tout, ce ne sont que des instrumens... des esclaves... il faut les plaindre, et quand le combat est fini, ils souffrent autant que nous, peut-être, de tout le sang qu'on leur a fait répandre.

PHILIPPE.

C'est possible!

NINA.

Oui, je pardonne à tout le monde, excepté au comte Daniloïff.

PHILIPPE.

C'est bon. Si j'en réchappe, et qu'il me tombe sous la main...

MARIA.

Tiens, ce voile... jette-le négligemment sur ta figure, et ne

craint rien... aucune main profane n'osera le soulever... Ah ! ce chapelet... c'est ce qu'ils respectent le plus...

NINA.

AIR des *Sybarites*.

Allons, ma sœur, bonne espérance ;
Tu le veux, sous ces habits-là
Que je portai dans mon enfance
Ah ! je reprends courage, et leur puissance
Du danger me préservera.

Fille du ciel, sur mon passage
Je bénirai ces vieux soldats,
Et pour nos frères qu'on outrage,
Je puis, en conjurant l'orage,
Au milieu d'eux prier tout bas,
Pour mes frères prier tout bas.

ENSEMBLE.

Fille du ciel, sur ton passage,
Tu béniras ces vieux soldats,
Et pour nos frères qu'on outrage
Tu peux en conjurant, etc.

MARIA.

Allons, va-t-en... dans une heure nous serons réunis.

NINA.

Dans une heure.

MARIA.

Je te le promets ; tu remettras ces habits à la sœur Christine,
de l'ordre de Ste-Marie, ne l'oublie pas :
(*On ouvre les portes.*)

PHILIPPE.

On vient.

MARIA.

C'est à moi de prendre ta place, à toi de nous bénir et de nous consoler. (*Le major reparait au fond du théâtre ; Maria et Philippe sont à genoux sur le devant de la scène ; Nina les fait relever ; elle embrasse Maria tandis que Philippe lui baise la main.*)

NINA.

Même Air.

Loin de vous, le destin m'entraîne,
Mais un Dieu propice aux malheurs,
Plus fort que la puissance humaine,
Au même lieu tôt ou tard nous ramène,
Et réunit frères et sœurs.

MARIA, *bas à sa sœur.*

Adieu.

NINA.

Au revoir.

MARIA.

Oui, au revoir.

NINA, *reprenant.*

Fille du ciel, sur mon passage, etc.

CHOEUR *du major et des soldats à genoux dans le jardin.*

Fille du ciel, sur ton passage,
Ah ! bénis tous ces vieux soldats,
Que ta voix conjure l'orage, (*bis*)
Daigne pour nous prier tout bas!

(*Nina s'éloigne. Le major s'incline devant elle, et plusieurs sentinelles s'agenouillent pour recevoir sa bénédiction. Les portes se referment.*)

SCÈNE VII.

MARIA, PHILIPPE.

MARIA.

Elle est sauvée.

PHILIPPE.

Mais vous ?

MARIA.

Moi !... je ne puis échapper à leur vengeance.... ceux qui ont proscrit sa vie n'épargneront pas la mienne.... Mais, en lui disant que je n'éprouvais aucune crainte, aucune émotion, je ne la trompais pas... je suis calme.

PHILIPPE.

Vraiment ?

MARIA.

Qu'ai-je à faire encore de la vie ?... Cette nuit, le bataillon commandé par Georges a été taillé en pièce.

PHILIPPE.

Ils se sont battus... battus sans moi !

MARIA.

Lui-même est mort, sans doute...

PHILIPPE.

Mon général est mort, dites-vous ?

MARIA.

Tout me le fait supposer.

PHILIPPE.

Mort !... et je n'étais pas là... malédiction, je pouvais être tué à ses côtés... et j'ai manqué cette bonne occasion. ..

MARIA.

Tu pleures ?

PHILIPPE.

Oui. . . mais ce n'est pas mon général. . . il est heureux à présent. . . là haut, il a rejoint nos camarades et notre brave Poniatowski. . . Mais moi, moi. . . ah ! c'est de rage que je pleure.

AIR : *Epoux imprudent.*

Quoi, cette nuit avec mes frères d'armes,
Le sabre en main j'aurais trouvé la mort.
Ce souvenir m'arrache ici des larmes,
Non pas pour eux. . . je pleure sur mon sort,
Oui, maintenant, je déplore mon sort.
Reste maudit de la mitraille,
Je vais tomber sans gloire et sans éclat,
Et pour tombeau le vieux soldat
N'aura pas un champ de bataille.

Oh ! c'est fini, mon garçon, tu n'as plus de bonheur.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS , DANILOFF, SOLDATS.

DANILOFF, *aux soldats.*

Emmenez ce soldat.

PHILIPPE.

Sergent, sans vous commander.

DANILOFF.

Vous l'avez entendu. . . une seule sentinelle doit suffire pour garder une femme. . . Qu'on éloigne tous ces soldats. . . sortez.

PHILIPPE.

A bas les mains, conscrit. . . je sais marcher seul. . . je connaissais le pas de charge que tu étais encore en nourrice.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté PHILIPPE ET LES SOLDATS.*

MARIA, *écoutant sans se lever.*

Le comte !

DANILOFF.

Enfin. . . je puis donc vous parler. . . Ah ! Nana. . . combien vous avez du m'accuser, me maudire. . .

MARIA.

Vous ne vous trompez pas, monsieur le comte.

DANILOFF.

Que vois-je ! vous ici, madame ! et Nina ?...

MARIA.

J'ai pris sa place.

DANILOFF.

Comment ?

MARIA.

Que vous importe ? Elle est loin d'ici... Mais en fuyant, oui, monsieur le comte, elle vous maudissait, elle vous accablait de reproches.

DANILOFF.

Quand je ne mérite que de la pitié.

MARIA.

Oui, de la pitié, je le crois.

DANILOFF.

Ecoutez-moi, madame ; lorsqu'un funeste hasard a jeté votre sœur en notre pouvoir, lorsqu'un capitaine sous mes ordres est venu la conduire devant moi pour être jugée par un conseil de guerre, j'avais deux partis à prendre, ou bien de la protéger ouvertement et à la face de tous, de me faire condamner avec elle. Ce trépas alors, je l'eusse trouvé plus beau, plus glorieux que sur le champ de bataille, en répandant le sang de vos compatriotes... Mais ce trépas perdait Nina au lieu de la sauver... ou bien je pouvais, en présence d'un si grand péril, m'imposer la plus affreuse contrainte ; présider ce jugement l'âme torturée et le front calme, sans parler en faveur de Nina ; je pouvais, en lui lisant cet arrêt qui la condamne, défendre à mes yeux même de lui donner un rayon d'espérance ; je pouvais enfin passer un instant à ses yeux pour le plus lâche, le plus infâme de tous les hommes... et puis ensuite, user de mon crédit pour éloigner les sentinelles... demander à moi seul la garde de la prisonnière, et lui dire : Fuyez.. Un serviteur fidèle l'eût conduite loin d'ici, hors de la frontière dans les bras de sa sœur, de ses amis!... et moi... je me serais alors offert en victime à la vengeance de l'empereur... Voilà, madame, voilà ce que j'ai voulu, ce que j'espérais faire.... Suis-je digne encore de vos reproches, des malédictions de Nina... et de votre pitié, madame !

MARIA,

Ah ! pardon... après notre dernière entrevue, j'aurais dû deviner votre généreuse conduite.

DANILOFF.

Mais j'arrive, et Nina n'est plus ici... et c'est vous, madame, qu'il me faut sauver à sa place.

Moi !

MARIA.

DANILOFF.

Attendez... on vient..... c'est sans doute un de mes officiers... que du moins il ne distingue pas vos traits... Eh bien ! major, que me voulez-vous ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MAJOR, puis GEORGES.

LE MAJOR.

Colonel, il y a un officier que personne ne reconnaît, et qui prétend être chargé pour vous d'une mission secrète de Saint-Pétersbourg.

DANILOFF.

Une mission secrète pour moi !

LE MAJOR.

Le voici.

(*Georges entre en scène, il n'a plus le costume polonais. Il est couvert d'une redingotte d'officier russe.*)

DANILOFF, à part.

Que vois-je ?

GEORGES.

Comte Daniloïff, c'est à vous seul...

MARIA.

Ciel ! cette voix...

DANILOFF, bas à Maria.

Silence !

LE MAJOR, bas.

Colonel, je me défie de cet homme.

DANILOFF, bas.

Vous avez raison... je le connais... et je m'en charge.
Laissez-nous. (Le major sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté LE MAJOR.

MARIA.

Georges, mon ami, tu existes encore!.. tu existes! ah! je n'espérais pas tant de bonheur!

GEORGES.

-Ma chère Maria!

(Pendant ces deux lignes , Daniloïff a remonté la scène avec inquiétude. Il revient vivement auprès des deux autres personnages , et ferme la porte.)

DANILOFF.

Ainsi, monsieur, partout et toujours, nous devons nous retrouver ensemble! Vous y mettez une persévérance, une obstination...

GEORGES.

Que voulez-vous? après notre défaite de cette nuit... échappé presque seul aux massacres de nos derniers citoyens... j'entre dans une pauvre chaumière... Un paysan me reconnaît... on s'empresse autour de moi... et j'apprends que ma tête est mise à prix, qu'une femme coupable d'avoir voulu me secourir, vient d'être condamnée à mort par votre conseil de guerre... Je soupçonne toute la vérité... Sans doute, c'est Maria qu'ils vont assassiner... Dans mon désespoir, j'entreprends de parvenir jusqu'à vous... Je retourne sur votre champ de bataille... je m'empare de cet uniforme, je pénètre dans le camp de nos ennemis, et je vois enfin que mes pressentimens ne m'avaient pas trompé... Maria, mon amie... ma femme!

MARIA.

Georges... rien au monde ne devait nous séparer... Nous serons frappés ensemble.

DANILOFF.

Eh bien! non, vous ne serez frappés ni l'un ni l'autre... Non, vous ne mourrez pas; car il faut bien que j'aie de la raison pour nous tous, puisque depuis hier vous n'avez fait que des extravagances.

GEORGES.

Mais, monsieur.

DANILOFF.

Mais, monsieur, vous avez beau dire... malgré vous... malgré tout le monde, je triompherai de votre destinée... et de la mienne; car enfin, j'ai eu trop de malheur avec vous... trop de fatalité... je ne veux plus avoir désormais le tourment... le plaisir de vous voir... au lieu de mourir avec votre époux, madame, il faut avec lui vous armer encore de persévérance... et de courage... Hier, vous vouliez partir pour la France... eh bien! je vais vous en donner les moyens; mais dépêchez-vous; dans une heure peut-être vous sauver ne serait plus en mon pouvoir! Attendez!.. cette porte se-crète... *(Appelant à la droite du public , après avoir ouvert une petite porte :)* Robert! Robert!

SCÈNE XII.

Les MÊMES, ROBERT.

DANILOFF.

Eh bien ! cette chaise de poste ?

ROBERT.

Elle est prête.

DANILOFF, *écrivant avec vivacité.*

Voilà votre guide : il vous conduira par une route détournée jusqu'à la frontière d'Autriche, au dernier rendez-vous de vos malheureux amis.

GEORGES.

En effet, je le sais ; c'est là qu'ils sont allés m'attendre.

DANILOFF.

Si vous étiez surpris par quelqu'un des nôtres, ce sauf-conduit vous protégera.

MARIA.

Mais ma sœur...

GEORGES.

Nina.

MARIA.

Comment la rejoindre ?

DANILOFF.

En effet, comment la rejoindre ?

MARIA.

C'est par là qu'elle s'est éloignée. (*Elle montre le fond.*)

DANILOFF.

Par là ?

MARIA.

Et la maison qui doit lui servir d'asyle est à deux pas de la nôtre.

DANILOFF.

Celle où je vous ai vus hier soir ?... Impossible, alors, impossible que vous arriviez jusqu'à elle.

MARIA.

Grand dieu !

DANILOFF.

Tout ce camp à traverser... et, j'en suis sûr... en soupçonne déjà que vous n'êtes pas un envoyé de Pétersbourg... Quel parti prendre, que faire ?

GEORGES.

Pauvre Nina !... l'abandonner !... jamais !

MARIA.

Non, jamais.

DANILOFF.

Vous avez raison, cela ne se peut pas...

(On entend en dehors, au fond, la voix du major.)

LE MAJOR,

Colonel, un ordre du généralissime.

(Mouvement de tous les personnages en scène.)

DANILOFF.

Ouvre, Robert, ouvre, te dis-je.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MAJOR.

DANILOFF.

Quel est cet ordre dont vous me parlez ?

LE MAJOR.

La grâce de la jeune fille.

MARIA.

De ma sœur !

LE MAJOR.

Et celle du vieux soldat.

DANILOFF.

Conduisez ici le prisonnier.

LE MAJOR.

Oui, on leur pardonne à tous les deux (*bas à Daniloïff*), mais non pas à celui qu'ils ont voulu secourir. Tout nous prouve que Georges Glinski est en ces lieux.... le généralissime va venir... et il compte que vous lui remettrez ce rebelle que vous tenez en votre pouvoir. Ce sont ses propres paroles : vous en répondez sur votre tête.

DANILOFF.

Oui, sur ma tête.

LE MAJOR.

Les ordres sont donnés : dans une demi-heure, le supplice de Georges Glinski, ou...

DANILOFF.

Ou le mien... j'obéirai.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PHILIPPE ramené par deux Cosaques.

PHILIPPE à la vue de Georges.

Mon général !

(Georges lui fait signe de se taire.)

LE MAJOR.

L'empereur te fait grâce de la vie, à condition que tu prendras les armes dans les troupes russes.

PHILIPPE.

Il n'est pas dégoûté, votre empereur !

LE MAJOR.

Tu acceptes ?

PHILIPPE.

Non... qu'on me fusille. Ma vie est à lui comme à mon ennemi, et non comme à mon maître.

LE MAJOR.

Ta vie ? il n'en veut pas, il te la donne.

PHILIPPE.

Il n'en veut pas... il l'aura malgré lui (*nouveau signe de Georges ; d part*) Hein, qu'est-ce que c'est ? (*haut*) allons, tenez, décidément, j'accepte. Je suis soldat russe. Il paraît que les grâces à la façon de votre empereur, c'est une peine plus forte.

LE MAJOR.

Viens signer ton enrôlement.

PHILIPPE.

J'y vais. (*d part*) j' pourrai peut-être rendre service à mon général. (*haut*) Allons, en avant, mes camarades... (*d part*) : c'est égal, c'est embêtant d'appeler des cosaques mes camarades. (*Il sort avec les cosaques et le major.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* LE MAJOR et PHILIPPE.

DANILOFF, *d part.*

Son supplice ou le mied...

GEORGES.

Eh bien! colonel ?

MARIA.

L'entretien que vous venez d'avoir avec cet officier vous ferait-il changer de projet ?

DANILOFF.

Non... oh! non, madame... vous le voyez, votre sœur a sa grâce, maintenant vous pouvez partir sans crainte, je me charge de lui faire savoir... ou plutôt écrivez-lui que vous l'attendez sur la frontière d'Autriche ; je lui ferai parvenir votre lettre... et dans peu de jours, je vous le promets, elle ira vous rejoindre.

GEORGES, *se mettant à une table pour écrire.*

Cette lettre... vous la lui remettrez vous-même.

DANILOFF, *d part.*

Moi-même!.. (*haut*) eh bien! oui... oui, moi-même...

Mais, au nom du ciel, dépêchez-vous. (*d part*) sur le champ de bataille, il m'a sauvé la vie, dans une heure nous serons quittes...

GEORGES *d Maria qui le regarde écrire.*

Maria, regarde... tu approuves ma résolution?

MARIA.

Oui, j'en suis sûre, il en est digne, je le vois à présent. (*d Daniloff*) Monsieur, cette lettre renferme nos intentions, nos volontés pour l'avenir de ma sœur.

GEORGES, *se levant après avoir cacheté sa lettre.*

Jurez-moi de tout faire pour arriver jusqu'à elle, et si quelque obstacle s'opposait à l'accomplissement de tous nos vœux, nous comptons sur vous pour les surmonter...

DANILOFF.

Je justifierai votre confiance ; quels que soient les devoirs, les sacrifices qu'elle m'impose, je la justifierai ; mais vous n'avez pas une minute à perdre... partez, partez.

TOUS TROIS.

Adieu ! adieu !

(*Sortie de Maria et de Georges par la porte secrète.*)

SCENE XVI.

DANILOFF, *seul.*

Est-il rien au monde de plus bizarre et de plus misérable que ma destinée ? de la richesse, de la naissance, et pas un instant de bonheur... et toujours, toujours une mauvaise étoile qui venait renverser toutes mes entreprises ! confondre toutes mes espérances !.. j'avais les goûts, le caractère d'un soldat... il m'a fallu vivre à la cour... les mots de gloire et de liberté faisaient palpiter mon cœur... et il m'a fallu servir un despote ; j'avais des amis en Pologne, leur sang a coulé sous ma main... triste, ennuyé de moi-même et des autres... un jour mes yeux s'arrêtent sur une jeune fille... et j'éprouve ce que j'ignorais jusqu'alors.. de l'amour.. il n'est point partagé.. elle seule pouvait me rendre heureux... elle ne l'a pas voulu... et puis, cet homme qui se trouve sans cesse sur mes pas pour me désespérer, cet homme à qui je n'ai jamais fait de mal, qui n'est pas non plus mon ennemi, et qui, malgré lui, sans le vouloir, sans le savoir, me conduit de misères en misères jusqu'au supplice que je vais subir à sa place... ah ! c'en est trop... du moins à présent je l'espère... tout mon sort est rempli, et le ciel avant mon dernier soupir ne me réserve plus de nouvelles infortunes... qu'entends?... ah ! ce sont eux.

(*allant vers le fond et ouvrant la porte*) oui, partout ils replacent des sentinelles... tout est fini... major, en vertu de quels ordres?...

SCÈNE XVII.

DANILOFF, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Le général en chef arrive à l'instant dans le camp... et je viens en son nom réclamer le prisonnier...

DANILOFF.

Le prisonnier!

LE MAJOU.

Oui, celui que j'ai remis entre vos mains... c'est Georges Glinski... vous le saviez, et sans doute vous allez nous le livrer... (*on entend dans la coulisse la voix de Nina.*)

NINA.

Laissez-moi, laissez-moi, je veux parler au colonel... il faut, il faut que je lui parle.

DANILOFF *à mi-voix.*

C'est Nina.

LE MAJOR.

Que vois-je!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NINA, puis ROBERT.

NINA, *entrant.*

Oui, c'est moi, c'est moi-même... grâce à ma sœur, je vous avais échappé... elle était calme, elle m'assurait qu'aucun danger ne la menaçait en ces lieux... J'ai su le contraire: une bonne religieuse auprès de laquelle je m'étais réfugiée m'a dit toute la vérité... et je reviens, me voilà... prenez votre victime... mais épargnez ma sœur... où est-elle? je veux, je veux la voir.

DANILOFF.

Votre sœur?... (*Ici rentre Robert qui parle bas à Daniloïff.*)
Votre sœur est en sûreté; elle a gagné avec son époux la frontière d'Autriche.

NINA.

Ils sont partis!..

DANILOFF, *au major.*

Vous voyez, major, qu'il ne m'est plus possible de vous livrer Georges Glinski.

LE MAJOR, *bas.*

C'est vous, M. la comte, qui l'avez fait évader?

DANILOFF.

Moi-même.

LE MAJOR, *bas.*

Vous me pardonnerez alors si je m'assure de votre personne, le général en chef.

DANILOFF.

Monsieur, je n'ignore pas le sort qui m'attend, et je ne veux pas m'y soustraire... mais, par grâce, ne dites rien devant cette jeune fille, et souffrez que j'aie avec elle avant de marcher au supplice quelques minutes d'entretien, veuillez aussi m'envoyer le capitaine du conseil pour recevoir mes dernières dispositions, et, pour me servir de témoins, quelques-uns des officiers qui combattirent sous mes ordres.

LE MAJOR.

Vous serez satisfait.

(Il va placer des sentinelles à chacune des issues tant à droite et à gauche qu'au fond du théâtre; puis, il sort, semble donner un instant des ordres en dehors du salon, et disparaît.)

SCENE XIX.

NINA, DANILOFF.

NINA.

Est-il bien vrai?.. ils sont en sûreté... vous ne me trompez pas... oh! non, quoique vous ayez été bien cruel à mon égard, je ne puis croire que vous me trompiez.

DANILOFF, lui présentant la lettre de Georges et de Maria.

Tenez, mademoiselle.

NINA.

Cette lettre!...

DANILOFF.

Elle vous est adressée... lisez.

NINA.

« Ta sœur et moi, nous sommes sauvés... *(parlant)*
» sauvés!... « nous échappons à la mort, grâce à la
» générosité du colonel Daniloïff, » *(S'interrompant)* ah! mon-
sieur, je le savais bien que nous pouvions encore compter
sur vous... « Nous partons pour la frontière, et de là
» pour la France, quand tu seras parvenue à nous rejoindre.
Les rejoindrai impossible! puisque je suis encore prisonnier,
et cet arrêt qui me condamne...

DANILOFF.

Il est révoqué... vous n'avez rien à craindre.

NINA.

Rien... oh! certainement alors j'irai les rejoindre... et vous aussi peut-être, n'est-ce pas, M. le comte?

DANILOFF.

Moi!

NINA.

Mais pourquoi donc, si je ne suis plus prisonnière, toutes ces sentinelles, tous ces soldats qui nous entourent.

DANILOFF.

Oh! ce n'est rien... de grâce, continuez.

NINA, lisant.

« Nous te laissons un appui, un protecteur, le colonel Daniloïff. »

DANILOFF.

Que dites-vous ?

NINA.

C'est la lettre de mon tuteur... écoutez encore... (lisant)
« Contre lui, plus d'injustes préventions; c'est le meilleur, le plus vertueux de tous les hommes... il t'aime, Nina; il a demandé ta main... après ce qui s'est passé aujourd'hui, nous t'en conjurons, et s'il le faut, en qualité de tuteur, je te l'ordonne, sois son époux. »

DANILOFF.

Mon épouse!

NINA.

Eh bien! monsieur, est-ce que cela vous ferait de la peine?

DANILOFF, d part.

Ah! malheur! malheur!

NINA, achevant sa lettre.

« Il nous parlait hier de faire aussi le voyage de France... nous lui laissons le soin de te ramener auprès de nous. » (parlant) Qu'en dites-vous, M. le Comte, moi je trouve que mon tuteur a eu là une excellente idée.

DANILOFF.

Nina! vous m'aimez donc?

NINA.

-Eh bien!... eh bien! oui... ce que je vous disais tantôt, en pleurant de crainte et de colère, et lorsque je croyais avoir à vous adresser des reproches, je puis le répéter maintenant avec plaisir... et je suis heureuse, je suis fière d'obéir à la volonté de mon frère... oui, M. le Comte... oui, je vous aime.

DANILOFF.

Ah! je t'en supplie... rédis-moi ce mot... tu m'aimes, chère Nina, tu m'aimes!... ah! devais-je encore m'attendre à tant de bonheur?... non, c'est de la pitié, de la compassion peut-être... mon sort est si affreux! tu as voulu que cette heureuse illusion vint embellir mes derniers momens.

NINA.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu! et qu'elle est cette horrible parole.

DANILOFF.

Moi! je n'ai rien dit... Oh! tiens, ne fais pas attention à mes discours... vois-tu, ma tête n'est plus à moi... je suis si heureux! j'en pleure et j'en ris tout à la fois; je deviens fou, je pense... Nina, tu seras ma femme... tiens, voilà nos témoins... à l'instant, à l'instant même, nous allons signer le contrat. (*Ici des officiers, Robert et d'autres serviteurs du Colonel Daniloïff entrent en scène par le fond.*)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, OFFICIERS, SERVITEURS, LE CAPITAINE DU CONSEIL.

DANILOFF, allant à leur rencontre.

Venez tous, mes amis, venez prendre part à ma joie, (*bas, à tous ceux qui l'entourent*) Au nom du ciel, cachez-lui cet horrible secret, elle apprendra trop tôt la vérité. (*A un capitaine qui tient des registres sous le bras*) Asseyez-vous, monsieur, et inscrivez sur les registres de l'armée ce que je vais vous dicter... Nina Barnheim, approchez... consentez-vous à être ma femme?

NINA.

Ah! c'est le plus cher de mes vœux.

DANILOFF.

Et moi, Michel Daniloïff, colonel et comte de l'empire, je m'engage à prendre pour épouse Nina Barnheim, lui assurant par cet acte, dans le cas où elle me survivrait...

NINA.

Ah! M. le Comte, mon ami... au nom du ciel...

DANILOFF.

Lui assurant l'héritage de tous mes biens, sans que ma famille, dont j'ai toujours eu à me plaindre pendant ma vie, ait le droit d'élever aucune contestation... avez-vous écrit, M. le Capitaine? (*Signe affirmatif du Capitaine Daniloïff signe, et présente la plume à Nina.*) Nina, comtesse Daniloïff, votre signature?

(Il prend la plume, signe et s'adressant aux officiers:)

A vous, à vous, messieurs, (Tous les officiers sont autour de la table. Daniloïff est de l'autre côté du théâtre.)

NINA.

Mon ami, quand partirons-nous pour la France ?

DANILOFF.

Ah ! pour la France.

(Ici on a vu entrer par le fond le Major avec un peloton de grenadiers russes, il touche le bras de Daniloïff.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Je vous attends, M. le Comte.

DANILOFF, bas.

C'est bien, monsieur, voici l'heure où Glinski devait être conduit au supplice. . . je vous suis.

NINA.

Eh bien ! mon ami, vous ne me répondez pas ?

DANILOFF.

Nina, en ce moment, un devoir rigoureux m'oblige de me séparer de vous.

NINA.

O ciel !

DANILOFF.

Oh ! pour peu de temps, peut-être. . . mais il le faut.

NINA.

Enfin, quel motif ?

DANILOFF.

Un ordre de l'empereur auquel je ne puis refuser d'obéir.

NINA.

Encore des combats ! encore la guerre contre mes compatriotes !

DANILOFF.

Non, non . . . je vous le jure, Nina. (Montrant Robert et les autres serviteurs) On va vous conduire dans une maison qui m'appartient . . . dans la ville même où maintenant doivent être votre tuteur et sa femme. . . oh ! j'espère que bientôt j'irai tous vous revoir. . . mais si mon absence devait se prolonger plus que je n'ai lieu de le croire, Nina, vous saurez

employer ma fortune à faire du bien, et lorsqu'un proscrit, quelle que soit sa nation, quel que soit son drapeau, aura besoin de vos secours, n'oubliez pas que Michel Daniloff, colonel et noble moscovite, a sauvé aujourd'hui d'une mort certaine des enfans de la Pologne.

NINA.
O mon Dieu ! j'étais si heureuse il n'y a qu'un instant. . . et maintenant, ce n'est plus de joie que je pleure. . . nous séparer ! mon ami, songez-y bien ; si votre absence se prolongeait, j'en mourrais. . .

DANILOFF.

Ah ! s'il en était ainsi, vous quitterais-je avec si peu de regrets. . . regarde, Nina, je ne pleure pas. . . c'est que bientôt je vais te revoir, c'est que je ne cours aucun danger. . . mais, je t'en conjure, va-t-en. . . ne vois-tu pas que je dois à ces officiers l'exemple du courage et de la résignation ?

NINA.

Eh bien ! oui, j'obéis.

Aria. Noble Dame.

Adieu, je pars sans défiance,
Il le faut, restez, et pourtant
J'hesite encore. . . songez qu'en France
Tous deux le bonheur nous attend.
(à part) Quand je lui parle de bonheur
D'effroi je sens battre mon cœur,
Malgré moi, je tremble et je crois
Le voir pour la dernière fois.
(haut) Adieu ! adieu !

DANILOFF.

Nina ! . . un baiser ! (Il l'embrasse) Mes amis, éloignez-la, car je n'aurais pas le courage de m'arracher de ses bras. . .

(Elle sort à moitié évanouie.)

DANILOFF.

Elle est partie. . . et maintenant, major, je suis à vous. . . tenez, cette épée ! (Il la brise) vous la remettrez à l'empereur et vous lui direz que je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir brisée un an plutôt. . . (aux soldats qui sont dans le fond du théâtre) et maintenant, soldats, marchons ! votre colonel va vous commander le feu pour la dernière fois.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE, *sortant des rangs, en habit russe.*

Et moi, colonel, moi, qui suis votre soldat depuis un quart-d'heure, je ne vous obéirai pas.

DANILOFF.

Comment, que dis-tu ?

PHILIPPE.

Oui, j'avais consenti à prendre cet uniforme, dans l'espoir d'être utile à mon pauvre général... mais j'vois qu'il est sauvé, que vous allez mourir... je ne veux plus être soldat du czar une minute de plus.

DANILOFF.

Malheureux ! que fais-tu ?

PHILIPPE.

Mon devoir !... comment, mille tonnerres ! parmi tous ces gens-là, il n'y a qu'un brave homme, un seul... c'est vous... et vos soldats sont condamnés à vous fusiller... ce ne sera pas moi, toujours... Ah ! si vous me disiez : en joue, seul... en me montrant M. le Major qui est ici présent, ou le généralissime, ou le grand-duc... ou l'empereur Nicolas même, je ne dis pas... je s'rais trop heureux d'vous obéir, tout Russe que vous soyez, parce que... la discipline avant tout... mais feu sur vous après que vous avez sauvé mon général... feu sur vous, jamais ! jamais !... au diable l'uniforme vert... je déserte... oui, je déserte pour mourir avec vous.

LE MAJOR.

Qu'on l'arrête !

DANILOFF.

Viens donc... et que l'officier russe et le soldat Polonais marchent à la mort dans les bras l'un de l'autre.

PHILIPPE.

Oui, colonel, il y a de braves gens dans tous les rangs, et dans tous les pays.

AIR des *Trois couleurs.*

Serment, patrie, orgueil de la naissance,
Jusqu'à présent tout dut nous désunir,
Mais un instant a comblé la distance
Et nous voilà réunis pour mourir.
J'en crois l'espoir de mon heure dernière,
Peuples, un jour vous confondrez vos rangs,
Et tous pressés sous la même bannière
Vous marcherez (*bis*) pour frapper les tyrans.

(47)

DANILOFF.

Allons, on nous attend.

PHILIPPE.

En avant!

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vivè la liberté!

(Ils s'éloignent; la toile tombe. On entend le bruit d'une fusillade.)

FIN.



S'adresser, pour la Musique, à M. LEMAIRE, au Bureau de
Copie du Théâtre de l'Ambigu.